
LES PROBLÈMES RELIGIEUX DU CHIKH MIHIAR

Ceci se passait au temps des Roum (1), et vers le quatrième siècle de l'hégire. Aba Yezid s'était retiré dans les montagnes pour y chercher la solitude et s'y livrer à la prière ; or, un jour, son esprit lui souffla une pensée d'orgueil sur laquelle il s'arrêta complaisamment : « O Aba Yezid ! lui disait son esprit, est-il quelqu'un dans le monde qui, aujourd'hui, soit ton égal et qui puisse t'être comparé ? est-il quelqu'un qui, comme toi, puisse se vanter d'avoir accompli quarante-cinq fois le pèlerinage aux villes nobles et respectées ? »

Sa conscience ne fut pas sans reprocher à Aba Yezid cette coupable et superbe pensée ; mais, quoi qu'il fût, ses efforts demeurèrent impuissants pour l'éloigner. « J'ai voulu te fuir, disait-il, et toujours tu m'as poursuivi ; je sens que tu es encore avec moi, et que je ne pourrai te vaincre et me débarrasser de tes obsessions. Je veux donc, ô mon esprit ! t'ôter tout prétexte d'orgueil ; je veux détruire la cause qui donne naissance à ta vanité ; je veux t'enlever tout risque de retomber dans le péché. »

Aba Yezid monta donc sur le piton le plus élevé de la montagne, et cria de sa voix la plus retentissante : « O gens de la montagne ! qui d'entre vous m'achètera quarante-cinq pèlerinages pour un morceau de pain ? »

L'écho avait à peine répété le dernier mot, qu'un homme se présentait devant Aba Yezid, et, lui remettant un morceau de pain, lui disait : « Moi ! et voici le prix

(1) C'est ainsi que les Arabes désignaient et désignent encore l'empire romain d'Orient et celui d'Occident, et les Grecs du Bas-Empire.

que tu as demandé. . . . C'est bien marché conclu, ô Aba Yezid ? »

— « Marché conclu ! répondit-il en prenant le morceau de pain, et Dieu et ses anges en sont témoins. »

Puis il descendit de la montagne, et, tout en marchant, il se disait : « O mon esprit ! c'est bien à toi que je dois d'avoir péché ; c'est à toi, par Dieu ! que je dois la perte de mes bonnes œuvres (1). » A cette pensée, il jeta le prix de son marché, le morceau de pain, à un chien qui le mangea. L'orgueil d'Aba Yezid avait suivi le même chemin.

Aba Yezid marcha pendant tout le jour droit devant lui, sans direction déterminée ; il arriva ainsi, et sans s'en douter, vers une ville des Chrétiens : c'était Kosthantinia (Constantinople). Comme il était fort tard, il y entra. Il savait d'ailleurs que le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — a dit : « Lorsqu'un homme est bien rassuré sur sa croyance musulmane, alors il n'y a aucun mal pour lui de voyager dans le pays des idolâtres ou des infidèles. »

En cherchant une hôtellerie pour y passer la nuit, il fit la rencontre d'un moine Chrétien qui lui offrit l'hospitalité. Aba Yezid l'acceptait, et restait pendant trois jours dans la cellule que le religieux lui avait donnée pour demeure.

Avant de se remettre en route, Aba Yezid voulut savoir le nom du religieux qui l'avait hébergé ; il le fit donc appeler pour le lui demander. « Je me nomme Abd El Msih (serviteur du Messie), » répondit-il.

— « Ton nom serait beaucoup plus beau, reprit Aba Yezid, si c'était Abd El Aziz (serviteur du Tout Puissant). »

Abd El Msih reconnaissait à cette réponse qu'il avait affaire à un musulman.

(1) Celles qui lui valaient ses quarante-cinq pèlerinages, et que nous appellerions des *indulgences*.

— « Je trouve qu'il serait bien plus beau encore, répondit le religieux, si c'était Abd Es Slib (adorateur de la croix). »

Il n'est rien de passionnant comme les questions religieuses ; aussi Aba Yezid, qui se trouva froissé de l'insistance du moine, voulut-il, sans plus tarder, se remettre en route. « Allons ! ô Aba-Yezid ! lui dit Abd-el-Msih, je n'ai point voulu t'irriter, et je regretterais que tu t'éloignasses de moi sous une mauvaise impression. D'ailleurs, tu es mon hôte, et tu ne voudrais pas avoir d'autre volonté que la mienne ; tu ne voudrais pas, en un mot, me désobliger. Ne crains rien, mon intention n'est pas plus de te faire renier ta foi que d'abandonner la mienne. Reste donc encore avec nous, ô Aba Yezid ! et que le calme rentre dans ton esprit. »

Aba Yezid s'était rasséréené, et il avait consenti à différer son départ. Plusieurs fois, cependant, il avait tenté de reprendre son bâton de voyage ; mais Abd el Msih s'était toujours efforcé de le retenir auprès de lui.

Il y avait déjà quarante-cinq jours que cela durait quand, un matin, le religieux lui cria : « O Aba Yezid ! »

— « Que me veux-tu ? » répondit le musulman.

— « Je ne veux point te cacher que si j'ai insisté pour te garder jusqu'à présent, lui dit le moine, c'est que je désirais surtout te faire assister à l'une de nos plus grandes fêtes religieuses. »

— « Mais quelle est donc cette fête ? » demanda Aba Yezid.

— « C'est celle où le supérieur de notre communauté — le très pieux, le très savant — vient s'asseoir sur sa chaise pour nous instruire des choses du passé, et nous donner ses conseils sur celles de l'avenir. Je voudrais que tu m'accompagnasses à cette réunion, et que tu entendisses son éloquente parole. Peut-être sortiras-tu de cette assemblée, transformé, convaincu et converti à notre religion ! »

— « Je veux en tenter l'épreuve, » répondit Aba Yezid.

avec un peu d'ironie. Et après en avoir demandé pardon à Dieu, il se leva et se disposa à suivre le religieux.

— « Oui, mais dans notre assemblée, qui ne comptera pas moins de mille religieux, — tous docteurs et gens de grande science, — lui fit observer Abd el Msih, les chrétiens seuls sont admis; comme ton costume t'en ferait refuser l'entrée, il est indispensable que tu revêtes la robe de religieux, que tu places la croix sur ta poitrine, que tu tiennes l'Évangile à la main, et que tu ceignes le *zonnar*, la ceinture des moines chrétiens. Il est évident que, sous cet habit, personne ne dira de toi : « C'est un étranger ! . . . il n'est pas des nôtres ! »

La condition de se mettre dans les vêtements d'un moine chrétien parut dure à Aba Yezid, et il était sur le point de renoncer à se rendre à cette assemblée, lorsque tout à coup il entendit une voix lui dire : « Fais, ô Aba Yezid, selon le désir du moine chrétien. » Il revêtit donc l'habit de religieux, et ils se rendirent, lui et le moine, à la *kniça* (église) où avait lieu la cérémonie. Ils y entrèrent et s'y assirent au milieu des prêtres et des religieux qui y étaient déjà réunis.

Il y avait une heure environ qu'ils étaient arrivés, quand un mouvement se fit dans la foule, et tous les regards se portèrent vers la porte de l'église : un vieillard à la taille voûtée, à la démarche lente et solennelle, y entra suivi de nombreux religieux qui lui formaient cortège. Tous les prêtres et moines se levèrent à son approche et s'inclinèrent respectueusement. Ce vieillard était tellement chargé d'ans, que ses sourcils retombaient sur ses yeux comme des voiles. Il gravit péniblement les marches d'une estrade, et s'assit sur un siège qui, apparemment, lui était destiné. On attendit qu'il prit la parole.

Ceci se passait le matin ; or, on était déjà au milieu du jour, et l'archiprêtre — c'est le titre qu'on lui donnait — n'avait point encore prononcé une seule parole. Il sem-

blait sous l'influence d'une sorte de torpeur que, visiblement, il s'efforçait de secouer.

Ne comprenant rien au silence de l'archiprêtre, les religieux s'étaient déjà cent fois interrogés du regard ; une sourde agitation, que les moines cherchaient cependant à réprimer, courait dans l'assemblée, et se communiquait de proche en proche. On n'osait point interroger l'archiprêtre. Cette situation ne pouvait pourtant durer plus longtemps. Après quelques hésitations, l'un des prêtres finit par se lever, et, s'adressant respectueusement au vieillard, lui dit : « O chikh ! nous nous réunissons chaque année pour entendre ta parole ; or, nous voici déjà au milieu du jour, et tu n'as point encore ouvert la bouche. Est-ce que l'âge aurait glacé ta langue, ou l'aurait clouée à ton palais ? »

— « O mes enfants ! répondit l'archiprêtre, ce n'est point à mon âge qu'il faut attribuer mon silence ; mais, par la volonté de Dieu ! je vous le dis, il y a parmi vous un mahométan, et sa présence, je vous l'avouerai, me noue la langue et me trouble. »

— Montre-nous, ô chikh ! afin que nous le mettions à mort, le téméraire qui a osé s'introduire dans notre assemblée, s'écrièrent furieux les prêtres et les moines en se levant, le visage bouleversé et les yeux remplis de colère.

— « Dieu hait la violence, ô mes enfants ! calmez-vous donc, et promettez-moi de ne faire aucun mal à cet homme de Mahomet. »

— « Il sera fait ainsi que tu le désires, ô Chikh ! reprirent les religieux ; mais fais-nous connaître celui qui nous prive aujourd'hui d'entendre ton éloquente parole. »

— « O Mahométan ! lui cria l'archiprêtre, par la vérité de ta religion ! et par ta croyance en ton Prophète ! lève-toi pour que tous te voient. »

Obéissant à l'injonction du vieillard, Aba-Yezid se leva plein de sérénité. Tous les regards se tournèrent de son

côté, et en le voyant sous l'habit monastique, les assistants se dirent : « Mais cet homme a toute l'apparence d'un religieux ! »

S'adressant à son tour à l'archiprêtre, Aba-Yezid lui dit : « Le salut sur toi, ô Chikh ! »

Et le vieillard lui répondit : « Sur toi le salut ! »

— « Comment te nommes-tu, ô Chikh ? » lui demanda Aba-Yezid.

— « Mon nom est Mihiar... Et le tien ? »

— « Je me nomme Aba-Yezid. »

— « Me permets-tu, ô Aba-Yezid ! de te poser quelques questions ? »

— « Tu peux, ô Chikh ! m'interroger sur toutes les choses connues, » répondit Aba-Yezid, qui était la merveille de son siècle.

— « Si tu réponds à toutes mes questions, continua l'archiprêtre, je jure de me faire mahométan. »

— « Parle donc, ô Chikh ! » reprit Aba-Yezid avec tout l'aplomb d'un fort.

On eût entendu voler un moustique dans l'assemblée.

— « Dis-moi alors, ô Aba-Yezid ! quel est le *un* qui n'a pas son *deuxième* ? »

Quels sont les *deux* qui n'ont pas leur *troisième* ?

Les *trois* qui n'ont pas de *quatrième* ?

Les *quatre* qui n'ont pas de *cinquième* ?

Les *cinq* qui n'ont pas de *sixième* ?

Les *six* qui n'ont pas de *septième* ?

Les *sept* qui sont sans *huitième* ?

Les *huit* qui n'ont pas de *neuvième* ?

Les *neuf* qui sont sans *dixième* ?

Les *dix* qui n'ont pas de *onzième* ?

Les *onze* sans *douzième* ?

Et les *douze* qui n'ont pas de *treizième* ? »

Aba-Yezid sembla se recueillir.

Les prêtres et les religieux eurent un instant de joie ; car ils crurent que le retard qu'il mettait à répondre à l'archiprêtre venait de son ignorance. Leur illusion ne

devait pas être de longue durée; car Aba-Yezid donnait bientôt au Chikh, et sans hésiter, la solution de ses douze problèmes.

— « Par la puissance de Dieu! qui, lorsqu'il décide une chose, lui dit: Sois! et elle est, il me sera facile, ô Chikh! de répondre à tes questions :

» *Celui* qui n'a pas de *deuxième*, c'est Dieu — qu'il soit exalté!

» Les *deux* qui n'ont pas de *troisième*, c'est le soleil et la lune.

» Les *trois* qui n'ont pas de *quatrième*, c'est le divorce (1).

» Les *quatre* qui n'ont pas de *cinquième*, sont les compagnons de l'envoyé de Dieu — que la bénédiction et le salut soient sur lui!

» Les *cinq* qui n'ont pas de *sixième*, sont les cinq prières.

» Les *six* qui sont sans *septième* sont les journées que Dieu a employées à créer les sept cieux.

» Les *sept* qui n'ont pas de *huitième* sont les sept cieux.

» Les *huit* qui n'ont pas de *neuvième* sont les porteurs du trône de Dieu — que son saint nom soit glorifié!

» Les *neuf* sans *dixième* sont les neuf mois de la grossesse de la femme.

» Les *dix* sans *onzième* sont les dix premiers jours du mois du pèlerinage.

» Les *onze* sans *douzième* sont les frères du prophète Ioucef (Joseph) — le salut soit sur lui!

» Les *douze* sans *treizième* sont les mois de l'année.»

Confondu de tant de science, le Chikh tenait les yeux baissés vers la terre. Il releva pourtant la tête, et,

(1) « Si un mari répudie sa femme trois fois, il ne lui est permis de la reprendre que lorsqu'elle aura épousé un autre mari et que celui-ci l'aura répudiée à son tour. » (Le Koran, sourate II, verset 230).

s'adressant de nouveau à Aba-Yezid, il lui fit, dans l'espoir de l'embarrasser, les questions suivantes dont la solution paraissait alors dépasser les limites de l'intelligence humaine :

— « Dis-moi donc, ô Aba-Yezid !

» Quel est celui que Dieu a créé de feu ?

» Quels sont ceux que Dieu fait périr par le feu ?

» Quel est celui que Dieu a préservé du feu ?

» Quel est celui que Dieu a rendu insensible à l'action du feu ? »

Aba Yezib répondit sans la moindre hésitation :

— « Celui que Dieu a créé de feu, c'est Eblis (1), que Dieu le maudisse !

» Ceux que Dieu fait périr par le feu, ce sont les impies.

» Celui que Dieu a préservé du feu, c'est Ibrahim-el-Khalil (2) sur lui soit le salut !

» Celui que Dieu a rendu insensible à l'action du feu, c'est encore Ibrahim ; sur lui soit le salut ! »

— « Quel est celui, continua le chïkh Mihïar, que Dieu a créé d'eau ?

» Quel est celui que Dieu a fait périr par l'eau ?

» Quel est celui que Dieu a préservé de l'eau ? »

— « Celui que Dieu a créé d'eau, répondit Aba Yezid, c'est Adam ; sur lui soit le salut !

» Celui que Dieu a fait périr par l'eau, c'est Ferâoun (Pharaon).

» Celui que Dieu a préservé de l'eau, c'est le prophète Iounis (Jonas) ; sur lui soit le salut ! »

(1) Satan.

(2) ABRAHAM. Furieux de ce qu'il avait brisé ses idoles, son peuple voulut le brûler ; mais Dieu le sauva en disant au feu : « O feu ! sois-lui frais ! Que la paix soit sur Abraham ! »

— « Quelle est celle, continua l'archiprêtre, que Dieu a créée d'une pierre ? »

» Quels sont ceux que Dieu a fait périr par les pierres ? »

» Quels sont ceux que Dieu a gardés dans la pierre ? »

Aba Yezid répondit :

— « Celle que Dieu a créé d'une pierre, c'est la chamelle de Salah (1) ; le salut soit sur lui ! »

» Ceux que Dieu a fait périr par les pierres, sont les hommes à l'Éléphant (2).

» Ceux que Dieu a conservé dans la pierre, sont les compagnons de la Caverne (3). »

Continuant ses questions, chikh Mihiar demanda à Aba Yezid :

— « Quels sont ceux que Dieu fait naître dans une poutre ? »

» Quel est celui que Dieu a fait périr par une poutre ? »

» Quel est celui que Dieu a sauvé au moyen d'une poutre ? »

Aba Yezid répondit :

— « Ceux que Dieu fait naître dans une poutre, ce sont les vers. »

» Celui que Dieu a fait périr par une poutre, c'est le prophète Zakaria (Zakaria) ; le salut soit sur lui ! »

(1) La chamelle sacrée du prophète Salah, tuée par les Temondites à qui il apportait un avertissement de Dieu. Un tremblement de terre détruisit cette peuplade.

(2) Allusion à l'expédition d'Abraha, prince de race éthiopienne, contre la Mekke. Son armée fut attaquée et détruite par des oiseaux *ababil* qui l'écrasèrent de pierres portant des marques imprimées au ciel. L'éléphant blanc que montait Abraha s'agenouilla, en signe d'adoration, quand il arriva en vue de la Mekke.

(3) Les compagnons de la Caverne sont les Sept-Dormants. Les Sept-Dormants dont parle le prophète dans la sourate *la Caverne* étaient des jeunes gens qui, sous le règne de l'empereur Decius, se réfugièrent dans une caverne pour échapper à la persécution.

» Celui que Dieu a sauvé au moyen d'une poutre (l'arche), c'est le prophète Nouh (Noé); que le salut soit sur lui ! »

L'archiprêtre Mihiar poursuivit toujours :

— « Quel est celui qui a été créé d'air ?

» Quels sont ceux qui ont péri par l'air ?

» Quel est celui qui a été conservé dans l'air ? »

Aba Yezib répondit encore :

— « Celui que Dieu a créé d'air (1), c'est le prophète Aïça (Jésus); que le salut soit sur lui !

» Ceux que Dieu a fait périr par l'air, ce sont les gens d'Aadd (2).

» Celui qui a été conservé dans l'air (3), c'est le prophète Sliman (Salomon); le salut soit sur lui ! »

— « Que répondrais-tu, ô Aba Yezid ! au sujet d'un arbre magnifique du paradis qui a cinq branches, trois dans les ténèbres et deux dans la lumière, arbre qui n'aura pas de fin ? »

Aba Yezid répondit :

— « Ce sont les cinq prières, trois pendant la nuit, et deux pendant le jour. »

L'archiprêtre Mihiar leva la tête et fixa son regard sur Aba Yezid qu'il semblait admirer; il était facile de s'apercevoir que la lumière de l'islam brillait entre les yeux du Chïkh.

— « O Chïkh ! » lui dit Aba Yezid.

(1) L'ange Gabriel (le Saint-Esprit) s'approcha de Meriem (Marie) et souffla sur son sein. Le souffle divin descendit dans son sein et engendra Jésus.

(2) Peuplade d'Arabie détruite par la colère de Dieu.

(3) Salomon commandait aux vents.

— « Que me veux-tu ? » répondit le vieillard, rayonnant d'une joie qu'il ne pouvait dissimuler.

— « Tu m'as posé, ô Chikh ! de nombreuses et difficiles questions, et j'y ai répondu ; moi, je ne t'en ferai qu'une seule ! Voyons si, toi ou les tiens, vous saurez la résoudre. »

— « Parle, ô Aba Yezid ! » dit le Chikh Mihiar.

— « Qu'y a-t-il d'écrit sur la porte du Paradis ? »

Le Chikh resta muet. Était-ce ignorance ? Était-ce toute autre cause ? On n'en savait rien. On sentait pourtant qu'il luttait avec lui-même ; car il s'agitait sur son siège d'une façon extraordinaire.

Ce mutisme de l'archiprêtre jeta l'assemblée dans un grand trouble. Le voir vaincu, lui, le docteur des docteurs, par un mahométan, était pour eux bien plus pénible encore qu'incompréhensible. Plusieurs religieux se levèrent et dirent au chikh avec une véhémence qu'ils ne purent dissimuler : « Comment se peut-il, ô chikh ! qu'une seule question t'embarrasse, et que tu ne saches que répondre à un homme de Mahomet ? »

— « Ce n'est point l'ignorance qui me ferme la bouche, ô mes enfants ! répliqua l'archiprêtre ; mais bien, si je parle, la crainte de ne trouver dans cette assemblée l'assentiment d'aucun de vous. »

Ne pouvant supposer la moindre hétérodoxie dans la réponse de l'archiprêtre, les religieux lui crièrent : « Parle, ô chikh ! parle, et nous applaudirons à tes paroles ! »

— « Eh bien ! reprit le chikh Mihiar, il est écrit sur la porte du paradis : Il n'est point d'autre divinité que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! » et il ajouta aussitôt : « Témoignez qu'il n'est d'autre dieu que Dieu et que Mohammed est l'apôtre de Dieu. »

L'archiprêtre Mihiar avait été pénétré de la lumière de l'islam, et il était converti à la religion mahométane.

Cette conversion, à laquelle l'assemblée était si loin de s'attendre, produisit une grande agitation parmi les assistants, et cela d'autant mieux que cinq cents prêtres ou religieux, qui avaient ressenti en même temps que le chikh les effets de la grâce, s'étaient empressés de suivre son exemple, et de témoigner qu'il n'est de dieu si ce n'est Dieu, et que Mohammed est son envoyé.

Mais il restait encore cinq cents religieux à convaincre; ils dirent à Aba Yezid : « Si tu veux que nous croyions à la supériorité de ta religion sur la nôtre, prouve-nous qu'il est en ton pouvoir de faire un miracle. »

— « Volontiers, répondit Aba Yezid; mais quel miracle voulez-vous ? »

— « Eh bien ! par exemple, fais-nous voir l'image de Sidna Aïça (Notre-Seigneur-Jésus) — le salut soit sur lui ! — telle qu'elle est représentée dans nos églises. »

— « Je ferai mieux que cela, répondit Aba Yezid; car je prétends adresser une question à l'image de Sidna Aïça — sur lui soit le salut ! Si elle y répond, je pense que vous serez convaincus, et que vous n'hésitez plus à embrasser la religion mahométane. Si l'image reste muette, au contraire, à ma question, je consens à ce que vous me traitiez comme on traite les imposteurs. Montrez-moi donc, ô religieux ! une image de Sidna Aïça — le salut sur lui ! »

Conduit devant un tableau représentant la figure du prophète Aïça, Aba Yezid l'interpella en ces termes :

— « O Aïça ! as-tu jamais dit aux hommes : Prenez pour dieux moi et ma mère, à côté du Dieu unique ? »

Aïça leva aussitôt la main droite et répondit d'une voix forte : « Par la gloire de Dieu ! Non ! »

C'était concluant; aussi, les cinq cents religieux qui n'avaient point cru tout d'abord, s'empressèrent-ils de

prononcer la formule du témoignage : ils étaient musulmans.

L'archiprêtre Mihiar descendit de son siège et dit à Aba-Yezid : « O mon fils ! tu as ceint ton corps de notre ceinture à cause de nous, et nous, nous avons brisé mille ceintures à cause de toi ». Le chikh ajouta : « O Aba Yezid ! je veux que tu m'aides à accomplir le pèlerinage à Mekka et au tombeau de l'Envoyé de Dieu — sur lui la bénédiction et le salut ! — J'espère que, touché de mon repentir, Dieu me pardonnera, et qu'il effacera les fautes et les erreurs de mes cent soixante-dix années. »

— « Volontiers ! » lui répondit Aba Yezid.

Ils se levèrent et se mirent en route pour Mekka. Ils y arrivèrent sans accident et ils y firent les sept tournées et la visite.

Le chikh Mihiar avait prié dans la kâba avec la plus grande ferveur ; se suspendant aux voiles du temple, il s'était écrié : « O mon Dieu ! j'implore ta clémence !... Je n'ai que toi pour secours !... Pardonne à ton serviteur qui se repent des fautes qu'il a commises ! Tu es mon maître, mon Dieu ! et tout mon espoir est en toi, toi le grand, le généreux, le sublime ! »

Le chikh Mihiar mourut quelques temps après sur la Terre Sacrée, et il fut enterré à Mekka, la noble et respectée. « Que Dieu lui fasse miséricorde, ainsi qu'à tous les Croyants, hommes et femmes, les vivants et les morts ! »

Pour traduction conforme :

Colonel TRUMELET.

